



*Rubrique : Les concepts fondamentaux
de la psychanalyse... et les autres*

L'objet, son lien avec l'angoisse

Frédérique Bouvet

Pour Freud, l'objet a été perdu. Dans « Esquisse d'une psychologie scientifique », le premier objet d'un bébé serait lié à une primordiale expérience de satisfaction qui inscrirait des traces mnésiques. Mais ce temps ne dure pas. Pour tenter de pallier la perte de ce premier moment de satisfaction, l'hallucination de l'objet est une réponse de l'enfant. Freud souligne que « le souvenir primaire d'une perception est toujours une hallucination ¹ ». Afin de sortir de cette position, l'enfant cherche alors un nouvel objet de satisfaction, puis encore un autre. Cette élaboration freudienne a souvent été interprétée comme de la nostalgie qui conduirait un sujet pris dans une quête impossible à rechercher cette première satisfaction perdue :

Freud nous indique que l'objet est saisi par la voie d'une recherche de l'objet perdu. Cet objet qui correspond à un stade avancé de la maturation des instincts, est un objet retrouvé, l'objet retrouvé du premier sevrage, l'objet qui a été d'abord le point d'attache des premières satisfactions de l'enfant. [...] Une nostalgie lie le sujet à l'objet perdu, à travers laquelle s'exerce tout l'effort de la recherche. Elle marque la retrouvaille du signe d'une répétition impossible, puisque précisément ce n'est pas le même objet, ce ne saurait l'être. La primauté de cette dialectique met au centre de la relation sujet-objet une tension foncière, qui fait que ce qui est recherché n'est pas recherché au même titre que ce qui sera trouvé ².

En observant son petit-fils Ernst, Freud repère que ce dernier, en lançant des objets loin de lui, éprouve plus de plaisir à les lancer hors de sa vue – notamment une bobine en bois avec une ficelle attachée autour – qu'à les voir réapparaître. Pendant les absences de sa mère, Ernst joue aussi à faire apparaître et disparaître son image dans le miroir. Tout comme lors du mouvement de la bobine, les deux mêmes phonèmes « Ooo » et « Aaa » surgissent. Ce jeu du *Fort-Da* introduit l'enfant dans le langage, dans le symbolique à travers cette paire signifiante « Ooo-Fort » et « Aaa-Da ». L'un ne va pas sans l'autre. Ce qui compte, c'est cette alternance signifiante qui vient inscrire, au niveau symbolique, l'absence et la présence.

1. Freud S., « Esquisse d'une psychologie scientifique », *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1996, p. 356.
2. Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La Relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 15.

Lorsque l'objet est là, l'enfant l'écarte en disant : « Fort ». Puis, il l'appelle par un « Da » lorsque l'objet est absent.

Dès le début de son enseignement, Lacan se démarque de la théorie freudienne par l'hypothèse de l'inconscient « structuré comme un langage³ ». Ce qui est inaugural, c'est que l'objet est toujours perdu. Il n'est appréhendé comme objet qu'en tant que manque dont le signifiant est le phallus. Lacan modifie sa conception du stade du miroir, lequel est alors « une relation d'objet. C'est la relation d'un individu avec un objet imaginaire qui est son corps propre. [II] introduit [...] le phallus [...] comme le principal objet narcissique⁴ ». Il va théoriser la métaphore paternelle dont l'enjeu est le phallus, soit la signification du désir de la mère donnée à l'enfant.

Si dans ce premier temps de l'enseignement de Lacan tout semble significantisable, le concept d'angoisse marque, comme chez Freud, un saut théorique décisif. Dans la première théorie freudienne, l'appareil psychique tend à l'homéostasie, il « a une tendance à maintenir aussi bas que possible la quantité d'excitation présente en lui ou du moins à la maintenir constante⁵ ». Quand cet équilibre se rompt lors du surgissement de la pulsion, il y a un excès de l'excitation pulsionnelle, cause de l'angoisse. L'appareil psychique ne peut alors symboliser toute la pulsion, ni trouver une représentation, une solution à la pulsion. La libido est alors transformée en affect d'angoisse. Devant cette exigence pulsionnelle, le moi est en état de détresse.

Freud maintient sa première théorie jusqu'à *Inhibition, symptôme et angoisse*. Le moi apparaît alors comme le lieu de l'angoisse. Cette dernière est un signal dans le moi du sujet. Par exemple, dans la phobie, « le moi a reconnu le danger de castration, il donne le signal d'angoisse et inhibe, au moyen de l'instance plaisir-déplaisir[.] En même temps s'effectue la formation de la phobie. L'angoisse de castration reçoit un autre objet et une expression déformée : être mordu par le cheval (dévoré par le loup) au lieu d'être castré par le père⁶ ».

Dans le Séminaire IV, la peur a un objet tandis que l'angoisse est sans objet avec la phobie de Hans qui décline un certain nombre d'objets comme ponctuations, signaux et dessine des limites. Le réel est encore conçu en ce temps comme articulable, nommable. Lacan montre ensuite que cette frontière entre l'angoisse et la phobie n'est pas l'essentiel. Lorsque Hans parle des chevaux d'angoisse, Lacan indique que ce n'est pas de l'angoisse qu'il éprouve devant les chevaux, mais qu'il s'agit de peur, de quelque chose d'articulable. Dans le Séminaire X, Lacan montre que l'*Aufhebung*⁷ de l'angoisse par la phobie n'abolit pas complètement l'angoisse. Il y a un reste. Hans indique que devant la bouche du cheval, il y a comme une tache noire. C'est cette dernière, ce résidu, qui intéresse Lacan pour en faire l'objet *a*. Il y a un reste réel, une jouissance qui ne se laisse pas résorber par le signifiant. Lorsqu'il met l'accent sur le fait que l'angoisse n'est pas sans objet, il signale qu'elle est en rapport avec l'objet *a*, cause du désir. Pour qu'un sujet puisse désirer, il est nécessaire qu'un objet puisse lui manquer et cause ainsi son désir. L'angoisse n'est pas le signal d'un manque, mais « le défaut de l'appui que donne le

3. Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 269.

4. Miller J.-A., « Le cas Sandy selon Jacques Lacan », *Bulletin du groupe Petite enfance (Cereda)*, n° 6/7, septembre 1995, p. 9.

5. Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 51.

6. Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1993, p. 40.

7. Pouvant être traduit à la fois par *suppression* et *élévation*.

manque [;] ce n'est pas la nostalgie du sein maternel qui engendre l'angoisse, mais son imminence[.] Ce qu'il y a de plus angoissant pour l'enfant, c'est justement quand le rapport sur lequel il s'institue, du manque qui le fait désir, est perturbé [...] quand il n'y a pas de possibilité de manque, quand la mère est tout le temps sur son dos⁸ ».

La nouveauté introduite par Lacan dans le Séminaire X est la division de l'Autre, causée par une interrogation du sujet. Le schéma de la division est une esquisse de ce qu'il poursuit l'année suivante, dans le Séminaire XI, avec les concepts d'aliénation et de séparation. Les objets *a* mettent en évidence la division du sujet. Ce dernier veut garder l'Autre non castré et ce grâce à l'illusion des objets du fantasme. Celui-ci vient donc voiler le réel et soutenir le désir. La fonction angoissante du désir de l'Autre est liée au fait que le sujet ne sait pas quel objet *a* il est pour ce désir⁹. D'autre part, si le désir de l'Autre angoisse, sa demande apaise parce que, dans son fantasme, le sujet peut s'imaginer ce que l'Autre veut¹⁰.

Tout au long du Séminaire *L'Angoisse*, la question qui est posée est celle de savoir de quel côté est l'objet *a*. Est-ce du côté du sujet ou bien de l'Autre ? Lacan élabore l'angoisse comme l'« opérateur qui permet à *das Ding* de prendre forme d'objet petit *a*¹¹ ». Dans la névrose, le sujet situe dans l'Autre l'objet perdu, part perdue de lui-même qui va constituer son fantasme par cette première extraction de l'objet et son transfert dans l'Autre. L'angoisse se situe dans « la béance du désir à la jouissance¹² ». Il « n'y a de signal d'angoisse que pour autant qu'il se rapporte à un objet de désir, en tant que celui-ci perturbe précisément le moi idéal, *i(a)*, originé dans l'image spéculaire¹³ ». Il ne s'agit pas de ramener l'angoisse à zéro, mais de s'en servir comme faisant signe du réel, comme signal d'un trop de présence de l'objet *a*.

Évoquant la phobie, Lacan souligne qu'il ne s'agit pas d'une entité clinique, mais d'une « plaque tournante¹⁴ », carrefour des trois structures cliniques : névrose, psychose et perversion. Il arrive qu'un objet phobique de l'enfance se transforme à l'âge adulte en objet fétiche ou bien que la disparition de la phobie amène le déclenchement d'une psychose. Une prudence s'impose. La « vraie fonction de la phobie [...] est de substituer à l'objet de l'angoisse un signifiant qui fait peur¹⁵ ». Il s'agit souvent, chez l'enfant, d'un animal. Au regard de l'énigme de l'angoisse, la relation signalée de danger est rassurante d'être localisée.

La phobie est un symptôme qui vient localiser la jouissance en nommant un objet ; elle est aussi un évitement face à l'angoisse diffuse. Serge Cottet souligne que la phobie de l'enfant est une défense par rapport au désir maternel énigmatique qui est resté insuffisamment métaphorisé. Ainsi, « le chien qui mord ou le loup qui dévore transforment une angoisse impossible à supporter en peur localisée [qui apparaît alors comme une] solution provisoire à

8. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 67.

9. Cf. *ibid.*, p. 376.

10. Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Jalons dans l'enseignement de Jacques Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 20 janvier 1982, inédit.

11. Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire de *L'Angoisse* de Jacques Lacan », *La Cause freudienne*, n° 59, janvier 2005, p. 76, [disponible sur Cairn](#).

12. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, *op. cit.*, p. 204.

13. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le Transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 428.

14. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 307.

15. *Ibid.*

[...] la castration maternelle¹⁶ ». Le Nom-du-Père ne suffit pas à résorber toute la jouissance maternelle. L'enfant tente alors de symboliser, d'interpréter cette jouissance opaque.

L'impossibilité de se séparer de sa mère angoisse le petit Hans :

Il s'agit plutôt de l'impossibilité de se séparer de quelque chose qui est présent dans ces moments d'angoisse et que, dans la théorie freudienne finalement, il s'agit de l'Autre maternel ; L'Autre comme désir de la mère. Ce que nous montre le cas du petit Hans, c'est que l'angoisse qu'il déroule, ce n'est pas l'angoisse causée simplement par une séparation ou par un manque, mais par la difficulté de symboliser ce manque ; c'est-à-dire par la difficulté de se séparer de l'autre et de le symboliser comme absent¹⁷.

Si l'angoisse ne trompe pas, c'est parce qu'elle pose la question du désir. L'angoisse surgit lorsqu'on ne sait pas ce que l'Autre nous veut ; d'où l'assertion que l'angoisse « n'est pas sans objet¹⁸ ». Aujourd'hui, nombre de consultations mettent en jeu l'irruption de l'objet *a* dans l'imaginaire, le symbolique et le réel. La jouissance est aux commandes avec les objets de la civilisation qui viennent combler le manque. Il revient alors à l'analyste de pouvoir écorner cette jouissance en masse.

16. Cottet S., « OPNI : objets phobiques non-identifiés », in Roy D. (s/dir.), *Peurs d'enfants*, Paris, Navarin, 2011, p. 119.

17. Bassols M., « L'angoisse, ses objets et la réponse du psychanalyste », *Pont freudien*, février 1999, [publication en ligne](#).

18. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, op. cit., p. 119.